



HAL
open science

**PAR-DELÀ LE SENS, L'ÉCRITURE ET LE TEXTE.
JACQUES DERRIDA**

Joseph Igor Moulenda

► **To cite this version:**

Joseph Igor Moulenda. PAR-DELÀ LE SENS, L'ÉCRITURE ET LE TEXTE. JACQUES DERRIDA. CONTROVERSESES. Revue spécialisée de philosophie, ENS, Libreville, Editions Oudjat, 2016, 2016. hal-01504272

HAL Id: hal-01504272

<https://hal.science/hal-01504272>

Submitted on 9 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PAR-DELÀ LE SENS, L'ÉCRITURE ET LE TEXTE. JACQUES DERRIDA¹

Par Joseph-Igor MOULENDA²

À Robert Legros

En témoignage d'admiration et de reconnaissance

Résumé : Il est acquis dans l'esprit de Derrida, que le langage tout entier est un texte ; le monde est un texte, l'existence même est un texte. Bref «Tout est texte », dira-t-il. Alors comment Derrida décrit-il la texture du texte, sa structuration interne ? Et surtout, en quoi la texture du texte fait-elle signe vers celle du sens ? A l'inverse, en quoi la structure du sens peut-elle être dite textuelle ?

Mots-clés : Sens – écriture – texte – grammatologie – langage.

Abstract: It is acquired in Derrida's mind, that the whole language is a text; even the world is a text, the existence is also a text. Anyway "Everything is text", he will say. Then how does Derrida describe the texture of the text, its internal structuring? And especially, in what the texture of the text does make a sign towards that of the sense? Conversely, in what the structure of the sense may be called textual?

Keywords: Sense – writing – text – grammatology – language.

¹ Une version très légèrement modifiée de ce texte a été publiée dans le numéro inaugural de *Controverses*, Revue spécialisée de philosophie de l'ENS de Libreville, une publication des Editions Oudjat, 2016.

² Docteur en philosophie, après une thèse soutenue en 2012 à l'Université de Caen Basse-Normandie (France), portant sur *Derrida et la critique de la phénoménologie de Husserl. Autour de la question de la « métaphysique de la présence »*, sous la direction de Monsieur le Professeur Robert Legros. L'auteur enseigne actuellement la phénoménologie, la métaphysique et la philosophie moderne et contemporaine, à l'École Normale Supérieure (ENS) de Libreville, au Gabon. Mail : mjigor@yahoo.fr

Introduction

La question du sens, de sa quête, sinon de son expression dans sa plus haute exigence de clarté reste, en réalité, indétachable de l'effort philosophique, aussi longtemps que cet effort se maintiendra au niveau le plus élevé de sa dignité et de sa lucidité. Que l'on veuille tenir pour repères, l'épreuve en dialogue de la définition préliminaire des concepts initiée par Socrate, les démarches herméneutiques les plus variées de Gadamer à Ricœur, ou encore, les recherches descriptives orientées en direction des vécus intentionnels chez Husserl, voire même l'intérêt porté sur les structures logiques du langage chez les tenants de la philosophie analytique, l'horizon reste relativement le même. Il est toujours question de répondre à une demande, celle du sens ; un sens qui s'annonce et dont on voudrait rendre audible et discernable l'expressivité. Tout se passe comme si le besoin philosophique se nourrissait en permanence de cette attention portée sur le sens ; comme si la philosophie n'était véritablement elle-même qu'en devenant le lieu soigneusement apprêté pour l'écoute du sens. Un rapport au sens presque congénital.

Pour Derrida, le sens désigne avant tout un certain rapport à la présence, une présence elle-même solidaire de la métaphysique et, dans une certaine mesure solidaire de la phénoménologie qui, traitant des phénomènes, le fait en termes de phénomènes de sens, de sens constitué par et dans la conscience intentionnelle. En effet, la phénoménologie est entièrement dévouée à la quête du sens, le sens comme phénoménalité des phénomènes, manière d'apparaître des choses à la conscience. Pour la phénoménologie, cette quête du sens est vitale. Car il n'y a pas de phénoménologie possible sans espoir de recouvrement du sens : la réalité factuelle des choses étant déjà sous le contrôle de l'*epochè*. Or la filiation de Derrida à la phénoménologie ne souffre d'aucune contestation, la phénoménologie étant le sol fertile sur lequel s'est élevée sa pensée philosophique. Mais doit-on voir en Derrida un phénoménologue de stricte observance, autrement dit partageant avec la phénoménologie ce rapport étroit et privilégié au sens des phénomènes ? Ou bien, entre lui et la phénoménologie, un écart irréductible ne cessera-t-il pas de se creuser au moment même où s'accroîtra l'étude de ce qu'il nommera « grammatologie » et, l'intrusion subversive du *concept* d'« écriture » dans la vie du sens et dans l'intimité de la conscience qui en revendique l'acte constitutif ? Alors comment comprendre les implications d'une telle intrusion ? Comment Derrida situe-t-

il la constitution de l'écriture par-delà les limites du sens constitué ? En d'autres termes, d'où vient-il qu'avec Derrida se produise un débordement du sens par une écriture se généralisant à l'infini ?

Notre propos tiendra essentiellement sur trois arguments : 1) L'avènement d'une grammatologie ; 2) L'écriture comme supplément ; 3) L'écriture comme textualité généralisée et métaphorisée. Le tout sur fond d'une critique radicale de la notion de présence, la présence du sens.

1. La figure de Derrida et l'avènement d'une grammatologie

A propos de Jacques Derrida et plus précisément du legs philosophique qui est le sien, Jean-Luc Marion avançait ce qui suit : « *Ce que nous devons à Jacques Derrida s'avère déjà considérable et déterminant, mais l'avenir seul nous le fera mesurer à sa juste valeur* »³ ; avant d'ajouter aussitôt : « *Cette dette concerne à la fois des inaugurations conceptuelles qui caractérisent la puissante originalité de son travail, mais aussi la confrontation incessante avec les textes de la tradition* »⁴. Il est vrai que l'héritage légué par Derrida à la postérité est considérable. Plus de 80 ouvrages publiés à la croisée de plusieurs disciplines, dans une période allant de 1967 à 2004. Difficile à cet effet d'effacer la trace, tellement l'archives est impressionnante, laissant (se) côtoyer la philosophie, la politique, l'art, la psychanalyse, la linguistique, le droit, l'anthropologie, etc. Difficile donc de minorer l'importance et la contribution de ce dernier dans les discussions autour des idées contemporaines. Même si le philosophe n'a jamais cherché à forcer le compromis autour de lui, il reste cependant qu'il aura été pour beaucoup de chercheurs actuels une source d'inspiration intarissable, revendiquée par-delà les cloisonnements des systèmes et des espaces académiques. L'abondance de son œuvre, son caractère disséminant, rend déroutante sinon imperméable, toute lecture débutante. Mais cette difficulté à lire Derrida bien que réelle, ne saurait pour autant en exclure la passion : la passion pour un philosophe exigeant, aussi bien en lecture qu'en écriture.

En lecture, son rapport au texte de la tradition reste marqué du sceau de l'indécidable, alternant rigoureusement héritage et trahison, fidélité et infidélité. Ce qui témoigne de l'image qu'il avait de l'héritage : un héritage toujours vécu dans le deuil. Un héritage toujours à réinventer dans une réinvention qui se nourrit de subversion. Pour Derrida, assumer un

³ J.-L. Marion, *Figures de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 2012, p. 117.

⁴ *Ibid.*

héritage c'est toujours déjà le remettre en jeu, le soumettre à une transgression qui n'a rien de négatif, mais qui témoigne au contraire de l'idée profonde que Derrida se faisait de la fidélité. Aussi disait-il à propos du rapport héritage-fidélité-transgression, renforçant du coup l'idée que la déconstruction reste une opération à la fois économique et stratégique :

On ne peut pas souhaiter un héritier ou une héritière qui n'invente pas l'héritage, qui ne le porte pas ailleurs, dans la fidélité. Une fidélité infidèle. On retrouve cette double injonction qui ne me quitte pas⁵.

Et Geoffroy Bennington de conclure par des termes qui tranchent avec l'héritage et la tradition. Selon lui, lire à la suite de Derrida, c'est aussi observer ce dernier « *forçant ces mêmes vieux textes à dire tout autre chose que ce qu'ils avaient semblé toujours dire* »⁶. En clair, Derrida est un lecteur passionné. Mais plus qu'un simple lecteur, il est un penseur original. Lisant, Derrida ne fait pas que lire, il philosophe en même temps : il nous fait vivre ce que Bennington appelle « une expérience de lecture »⁷, dans laquelle il change pratiquement notre compréhension et notre pratique de la lecture. Dans chacune de ses lectures il travaille en même temps au déplacement sémantique ; une activité déroutante qui voit le texte lu massivement bouleversé.

En écriture, comme le rappelle Marion, parlant des « inaugurations conceptuelles », le génie de Derrida s'est illustré dans l'art de la transformation, de la déformation morphologique des concepts, donnant ainsi lieu à la formation de concepts nouveaux, porteurs d'un sens tout aussi transformé, au point qu'il est désormais possible de parler d'un vocabulaire proprement derridien. Une liste non-exhaustive est à découvrir du côté de l'ouvrage de Charles Ramond⁸. Si le vocable de « différance » (voire celui de déconstruction) est l'emblème des « inaugurations conceptuelles » dont parle Marion, qu'en est-il de la grammatologie ? Que peut-on en dire ?

⁵J. Derrida, *Sur paroles : Instantanés philosophiques*, Paris, Les Editions de l'Aube, 2005, p. 60. En effet, Geoffroy Bennington précise « *que la presque totalité de ce que Derrida a écrit consiste en « lectures » (...) des textes philosophiques et littéraires de la tradition* », tellement il cite abondamment les auteurs qu'il lit. Cf. G. Bennington, J. Derrida, *Jacques Derrida*, Paris, Ed. Seuil, 1991, p. 10. Selon lui, lire Derrida, c'est apprendre à regarder ce dernier... « (...) occupé à lire et à relire ses prédécesseurs avec une attention minutieuse, décidé à passer le temps qu'il faudra sur le moindre détail, la moindre virgule, gardien de la lettre des vieux textes, n'avancant rien qu'il n'ait déjà trouvé écrit par un autre »⁵. *Ibid.*

⁶*Ibid.*

⁷Cf. G. Bennington, « Le temps de la lecture », *Etudes françaises*, Vol. 38, n° 1-2, 2002. Article en ligne : <http://id.erudit.org>.

⁸Cf. C. Ramond, *Le vocabulaire de Derrida*, Paris, Ellipses, 2008.

Derrida n'est pas le fondateur du terme « grammatologie »⁹, mais il aura largement contribué à sa vulgarisation philosophique. A notre avis, « grammatologie » est le terme qui sied le mieux pour désigner sa philosophie. Il reste intimement lié à la déconstruction et à la différance. De même qu'on est toujours tenté de se demander si le mot « déconstruction » tendrait à désigner une philosophie et, que le terme inédit de « différance » pourrait bien renvoyer au concept, de même l'une des questions à laquelle Derrida n'aura pas échappée est la suivante : la grammatologie, s'agit-il d'une science ? Et si oui, quelles sont les caractéristiques de son objet ? En des termes autres, la grammatologie et son objet se laissent-ils saisir à partir des catégories traditionnelles de la scientificité ?

Sachons que pour Derrida et, cela, contre toute attente, « *il n'y a pas de réponse simple à la question de savoir si la grammatologie est une "science"* »¹⁰. Réponse on ne peut plus déroutante. Car à l'évidence, la morphologie du terme « grammatologie » laisse penser à quelque chose qui tomberait sous l'action d'un *logos*, à un discours scientifique porté sur un objet qui serait en l'occurrence le « gramme » : le *gramme* tout comme le *graphe* étant une manière autre de signifier l'écriture. On serait alors enclin à penser que Derrida aurait pour projet de constituer une science empirique de l'écriture. Ce qui serait une méprise inacceptable, sauf à redéfinir le terme de « science » et celui d'« écriture » loin de toutes considérations logocentriques. Or pour Derrida, la science prise en son essence, reste marquée du sceau du logocentrisme et de son corollaire, la « métaphysique de la présence ». En clair, elle ne manque pas de signifier le triomphe du *logos*, du sens, de la vérité. L'idée de « science », même en son inclinaison positiviste ne va pas sans présuppositions métaphysiques, donc sans consacrer le règne d'une raison en quête de sens, le sens d'un objet sous la forme de la présence et de la transparence. D'où l'avènement d'une grammatologie dont l'élan subversif est de penser une idée de « science » sans référer à la présence : qu'il s'agisse de la présence comme conscience, la présence comme objet dans la représentation, la présence comme vérité dans l'intuition. Derrida refuse systématiquement de voir dans la grammatologie une discipline particulière soucieuse d'un objet particulier qui serait l'écriture. Il s'exprimera longuement sur l'impossibilité d'une telle science particulière de l'écriture :

Nous voudrions suggérer que, si nécessaire et si fécond qu'en soit
l'entreprise, et même si, dans la meilleurs hypothèse, elle surmontait tous

⁹ Ce terme est la propriété du linguiste Ignace Gelb. Il en fit usage pour la première fois en 1952, pour désigner l'étude scientifique des systèmes d'écriture, leurs caractères, leurs typologies, ainsi que la relation entre le langage écrit et le langage oral. Cf. <https://fr.m.wikipedia.org/wiki/grammatologie>

¹⁰J. Derrida, *Positions*, Paris, Minuit, 1972, p. 49.

les obstacles techniques et épistémologiques, toutes les entraves théologiques et métaphysiques qui l'ont limitée jusqu'ici, une telle science de l'écriture risque de ne jamais voir le jour comme telle et sous ce nom¹¹.

Quant à l'écriture, il renonce à y voir là l'expression de seuls caractères de notations phonétiques ou alphabétiques. Une limitation phonocentriste que la déconstruction derridienne trouve grossièrement arbitraire. La définition qu'il donnera alors de la grammatologie impliquant corrélativement une redéfinition de l'écriture, c'est celle d'une théorie générale d'un système d'écriture tout aussi généralisé. D'où il suit que le gramme, l'écriture prise à son plus haut degré de généralité, se montrera rebelle à toute tentative visant à le définir suivant les critères objectifs de l'objet scientifique, tels que l'empiricité, la singularité, le contexte, etc.

Pour Derrida, la grammatologie devra se substituer à l'idée traditionnelle de la science comme pouvoir intuitif du *logos*, étant donné que le gramme va s'avérer être cela même qui déstabilise le pouvoir appropriant ou recouvrant du *logos* intuitif. Par conséquent, déclare Derrida, le gramme c'est cela même qui « *ne pourra jamais être reconnue comme objet d'une science* »¹², car ne pouvant pas « se laisser réduire à la forme de la présence »¹³. On retiendra finalement que si la grammatologie n'est pas science de l'écriture au sens de l'objectivité scientifique ordinaire, c'est parce qu'il ne peut, en vérité, y avoir de science de l'écriture. Car dans l'esprit de Derrida, toute science, toute philosophie, suppose ou anticipe toujours la maîtrise de son objet. Or fait-il remarquer, l'écriture c'est cela même qui, justement, déjoue toute maîtrise. Si la science et la philosophie ont la vérité comme objet visé, la grammatologie voit en revanche dans l'écriture un phénomène sans vérité. L'écriture est cela même qui déstabilise la notion de vérité depuis son origine. Justement, qu'en est-il du rapport que l'écriture entretiendrait avec la notion d'origine ?

2. L'écriture et l'acte supplétif

On retient de ce qui précède l'idée que Derrida n'a jamais eu à l'esprit de mettre au point une « science », encore moins une science de l'écriture. A ses yeux la grammatologie opère comme un espace de contestation des normes de la scientificité comme normes de la

¹¹J. Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 13.

¹²*Ibid.*, p. 83.

¹³*Ibid.*

raison en général. En d'autres termes, elle agit comme un espace où a lieu la déconstruction de ce qu'elle juge arbitraire dans le pouvoir de la raison et de tout ce qui peut s'y rapporter ou y renvoyer. Bref la déconstruction de la raison à travers ses manifestations, ses diverses déclinaisons, ses catégories, voire ses apories. Aussi déclare-t-il : « *La grammatologie doit déconstruire tout ce qui lie le concept et les normes de la scientificité à l'ontothéologie, au logocentrisme, au phonocentrisme* »¹⁴. Derrida est convaincu que l'idée de science en son acception classique, c'est-à-dire positiviste, reste foncièrement liée, dans ses projets, sa méthode et ses concepts, à la métaphysique. D'où l'intérêt, pour la grammatologie, d'outrepasser les limites de la scientificité, la libérant du même coup des contraintes de la métaphysique. Alors écrit-il :

Il faut à la fois aller au-delà du positivisme ou du scientisme métaphysique et accentuer ce qui dans le travail effectif de la science contribue à la libérer des hypothèques métaphysiques qui pèsent sur sa définition et son mouvement depuis son origine. Il faut poursuivre et consolider ce qui, dans la pratique scientifique, a toujours déjà commencé à excéder la clôture logocentrique¹⁵.

Le rôle de la grammatologie est donc de s'inscrire à même la conceptualité scientifique classique en desserrant en elle les limitations, les cadres qui lui sont imposés par des siècles de métaphysique. La grammatologie est donc une science qui se meut hors de toute clôture, hors de toutes limites. De même, elle tendrait à nous familiariser avec une notion d'écriture désormais loin de toute restriction phonétique ou alphabétique. En elle et par elle, grâce à elle, l'étau de la métaphysique logocentrique se desserre, les limites de la science et de l'écriture se dilatent, se délimitent infiniment et librement. Et Derrida de dire au sujet du rôle dé-structurant, dé-limitant de la grammatologie :

Je dirais d'un mot qu'elle inscrit et dé-limite la science ; elle fait librement et rigoureusement fonctionner dans sa propre écriture les normes de la science ; encore une fois, elle marque et en même temps desserre la limite qui clôture le champ de la scientificité¹⁶.

¹⁴J. Derrida, *Positions*, Paris, Minuit, 1972, p. 48.

¹⁵*Ibid.*

¹⁶*Ibid.*, p. 48-49.

On retiendra alors qu'en régime de grammatologie la science gagne en liberté et en extension. Une extension que l'on retrouvera particulièrement dans l'usage du terme écriture.

Par ailleurs, il faut dire que mieux comprendre la grammatologie, c'est aussi étudier le rapport que Derrida entretient avec le langage, sa structure de sens décrite depuis Saussure en termes de *signifiant* et de *signifié* et, le tout, sur fond d'une compréhension métaphysique du langage. Le langage qu'il faut entendre comme venue en présence du sens dans la parole, le sens se faisant et s'exprimant depuis son dedans vers son dehors, son idéalité extériorisée au moyen de la matérialité des mots. Une extériorisation, une matérialisation qui a pour effet, si on n'est platonicien, aristotélicien ou rousseauiste, de corrompre sa pureté d'origine. Ce rapport derridien au langage, plus précisément à sa structure binaire du signifiant-signifié, vise en son sein la déconstruction de toute teneur métaphysique, mieux la déconstruction de la « métaphysique de la présence » à partir de la notion centrale d'écriture.

Avec la notion d'écriture comme phénomène mettant en question le mythe de la présence, nous nous installons au cœur même du "système" derridien. L'acquisition du "concept" d'écriture va permettre à Derrida d'interchanger les rôles du signifiant et du signifié, faisant passer indécidablement l'un dans l'autre, révélant ainsi le signifiant qui s'ignore dans le fonctionnement de chaque signifié ; ce qui, à la fin, permettra de révéler la non-présence qui mine toute prétention à la présence, autrement dit le non-sens, le déficit de sens qui affecte toute prétention du sens à la totalité. Ainsi, faire de la structure du langage un ensemble de signifiants faisant signe les uns vers les autres, s'échangeant les uns dans les autres, tel est l'apport essentiel de la notion d'écriture chez Derrida. L'écriture deviendra ainsi le nom que la déconstruction donne au langage, un langage désormais compris, non plus en termes de mise en scène exclusive et en avant du sens, mais plutôt en termes de dissémination infinie de structures graphiques. Pour Derrida, nous dit-il, « *tout se passe comme si ce qu'on appelle langage n'avait pu être en son origine et en sa fin, qu'un moment, un mode essentiel mais déterminé, un phénomène, un aspect, une espèce de l'écriture* »¹⁷. On retiendra alors que l'écriture est le concept central du système philosophique derridien, celui autour duquel s'ordonne l'ensemble de toute sa stratégie discursive, de même qu'il est celui auprès duquel tout autre concept et tout autre système trouvent leurs structures déconstruites. Mais que faut-il précisément entendre par « écriture » chez Derrida ? Et surtout qu'est-ce qui vient ainsi, grâce à elle, et de façon inédite, à la pensée philosophique ?

¹⁷J. Derrida, *De la grammatologie*, op. cit., p. 18.

Pour Derrida, il faut penser et passer à une nouvelle situation de l'écriture et, parallèlement, à une nouvelle situation du langage et donc du sens. Toute chose qui tendrait à évoquer un excès, un au-delà, par-delà le langage et le sens. Aussi déclare-t-il : « *Affirmer ainsi que le concept d'écriture excède et comprend celui du langage, cela suppose, bien entendu, une certaine définition du langage et de l'écriture* »¹⁸. Une nouvelle définition du langage et donc du sens conditionnée, parce que supplantée, par une nouvelle définition de l'écriture, c'est cela que Derrida apporte comme contribution essentielle. Mais pour mieux asseoir sa position, Derrida part du préjugé traditionnel, celui qui installe l'écriture dans un rôle en second par rapport à la parole, elle-même entendue comme le sanctuaire du sens. Il est question pour Derrida de penser l'écriture à partir de l'acte supplétif qui, à défaut de la réduire à sa simple fonction reproductrice du sens, la porte en avant et au devant du sens. Selon lui en effet, s'il est traditionnellement admis que l'écriture a valeur de supplément, qu'elle supplée pour ainsi dire la parole qui, elle-même supplée la pensée, il faut alors aller plus loin, et comprendre qu'elle est le supplément par excellence¹⁹. Et tout son travail consistera alors à mettre en évidence le bouleversement profond qu'introduit cet élément supplétif.

D'après Derrida, l'acte supplétif est loin d'être simplement l'expression d'une extériorité, celle qui s'ajouterait à une présence déjà pleine du sens dans la parole. Car la secondarité qu'on accorde d'ordinaire à l'écriture, au supplément, c'est cela qui semble donner du crédit à l'illusion de la présence première déjà auto-suffisante du sens dans la parole. Or d'après Derrida, il y a plutôt présence d'un supplément seulement là où le désir de présence se manifeste par un manque. Car suppléer, dit-il, revient, d'un côté, à ajouter ce qui manque à une structure, le fait de fournir ce qu'il faut *en plus* à une totalité supposée, et de l'autre, tenir lieu de quelque chose, être *à la place* de quelque chose, remplacer une chose en son absence²⁰. Le vocable de « supplément » que Derrida emploie souvent contre Rousseau, est de nature *indécidable*, autrement dit il coordonne en lui seul au moins deux sens qui ne se laissent jamais réduire ou maîtriser en un seul. Mais dans tous les cas, le supplément se donne toujours en excès, en plus, en surplus, et au demeurant ôte sa supposée plénitude à ce à quoi il s'ajoute. Car si une chose peut recevoir un supplément, ce n'est qu'en vertu d'un déficit qui l'empêche d'être une pure plénitude. Il en n'est ainsi du sens qui a toujours rêvé de plénitude ou de totalité dans la parole, mais qui finalement se laisse excéder ou dépasser par cela même

¹⁸*Ibid.*

¹⁹Cf. J. Derrida, *La voix et le phénomène*, Paris, PUF, 1967, p. 97 ; *De la grammatologie*, Op. cit., p. 398.

²⁰J. Derrida, *La voix et le phénomène*, Paris, PUF, 1967, p. 97, p. 98 ; *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 314.

qui le supplée. Chez Derrida, le supplément est qualifié d' « originaire » en ce sens qu'aucune présence, aucune totalité, aucun absolu du sens ne l'a précédé. L'acte supplétif en tant qu'il s'ajoute ou qu'il remplace, tendrait en fait à combler un vide, un déficit de plénitude dont se réclame le sens. Cherchant à combler ce vide il vient alors en surplus, déborde les limites du sens, se tient au-delà, à sa limite, le délimite. Mais tout ceci rend-t-il définitivement compte de la puissance subversive de l'écriture ? Lorsque Derrida situe l'écriture au-devant du sens, quelle étendue, quelle extension donne-t-il à ce terme ?

3. De l'écriture au texte et du texte à la texture du sens

Chez Derrida, l'écriture cesse d'être l'auxiliaire inconsistant d'un signifié (la parole ou la pensée) qui l'aurait précédé en fait ou en droit. En clair, il est fermement opposé à la hiérarchisation traditionnelle qui voit dans l'écriture quelque chose qui « *devrait s'effacer devant la plénitude d'une parole vive, parfaitement représentée dans la transparence de sa notation, immédiatement présente au sujet qui la parle* »²¹. C'est plutôt désormais en l'écriture que Derrida y voit s'accomplir la perte et la stabilité du sens. Pour Derrida, l'écriture désigne cela même que le sens qui rêve de présence pleine s'épuise, sans y parvenir, à effacer. Mais Derrida pense qu'on ne saurait dire à *proprement* parler *ce qu'est* l'écriture. En d'autres termes, il est impossible de trouver une définition adéquate qui fixerait l'écriture dans son essence, car à ses yeux, l'écriture n'a rien de substantielle. En elle, il ne séjourne pas un sens subsistant par lui-même de façon constante et transparente, mais plutôt un sens toujours en perte et en perpétuelle reconstitution. Derrida ne donne pas de définition à l'écriture, car selon lui, on ne peut pas s'autoriser à (se) demander : « qu'est-ce que l'écriture ? ». Toute question de ce type appelant à l'essence se voit déconstruite sous l'action de cela même qu'elle voudrait définir, l'écriture. L'écriture n'a pas d'essence au sens de quelque chose qui lui préexisterait et à l'aune duquel on surveillerait son inscription. Ce que cherche Derrida, c'est justement libérer l'écriture de toute tutelle, de toute dépendance à l'égard du *logos* et des concepts qui lui sont connexes. Du coup, Derrida renonce à l'idée de réduire l'écriture à de simples écrits sur un support quelconque. En clair, dit-il, « *l'écriture qui intéresse la déconstruction n'est pas uniquement celle que protègent les bibliothèques* »²². Avec Derrida, on quitte le règne dominant de l'écriture phonétique ou alphabétique, elle-même sous domination de la parole. La perspective qu'ouvre Derrida nous conduit vers l'idée qu' « *il faut maintenant penser que l'écriture est à la fois plus extérieure à la parole, n'étant*

²¹J. Derrida, *Positions*, Op. cit., p. 37.

²²J. Derrida, *Papier Machine*, Paris, Galilée, 2001, p. 369.

pas son « image » ou son « symbole », et plus intérieure à la parole qui est déjà en elle-même une écriture »²³. Pour Derrida en effet, l'écriture se confond désormais avec le langage en général : elle n'est plus son double imparfait, mais compose plutôt avec sa structure la plus intime.

Il faut noter que Derrida parle de l'écriture sous une forme généralisée, autrement dit bien au-delà des formes particulières d'écriture, au nom desquelles un certain ethno-européocentrisme aurait, par exemple, parlé de peuples sans écriture — les indigènes d'Afrique, d'Australie ou d'Amérique latine. L'écriture, selon le sens que lui confère Derrida, renvoie à tout ce qui peut donner lieu à une inscription et à une interprétation. Pour Derrida, il faut comprendre l'écriture comme un système de notation attaché à chaque activité humaine. Ce qui laisse penser que tout est écriture. Toute expression de sens proviendrait alors d'une généralisation de l'écriture. Selon Derrida, le tort du phonocentrisme occidental c'est d'avoir voulu réduire cette généralité de l'écriture en sa plus simple expression phonétique. Or une extension de l'écriture à toutes les composantes du langage permettrait de voir que partout se greffent des signifiants graphiques. En conséquence, il y a écriture partout où il y a des informations à déchiffrer, à décoder. C'est en ce sens que tout programme est écriture : de la petite cellule vivante étudiée par le biologiste à l'information génétique (ADN) ; des données de l'informatique aux œuvres artistiques — picturales, musicales, sculpturales²⁴ ; partout il n'y a que des marqueurs, des marques, des signaux, bref des informations à décrypter. Pour Derrida, aucun sens ne se tient présent avant ou au devant de l'écriture.

Dans le vocabulaire derridien, le mot « écriture » a bien des synonymes, notamment l'incision, la gravure, le dessin, la lettre, l'inscription, la signature, le gramme, le graphe, le livre, le manuscrit, l'archive, la bibliothèque, la trace, la greffe, la métaphore. Des terminologies qui ont en commun le pouvoir de mettre en échec l'expérience de la présence sous toutes ses formes. Par conséquent, le langage tout entier est un texte, mais dont la texture n'a rien d'homogène. Comment se donne à voir une telle texture ?

Chez Derrida, le texte désigne l'écriture sous sa forme généralisée, et cette généralisation ne va pas sans incidence sur la structure du sens. Autant dire que la généralisation se faisant, elle nous conduit tout aussi vers une extension de la structure du sens, débordant ainsi le seul cadre de la parole ou de la pensée. On peut alors mettre au crédit

²³J. Derrida, *De la grammatologie*, op. cit., p. 68.

²⁴*Ibid.*, p. 19.

de la grammatologie derridienne, le fait d'avoir su montrer, à travers l'élément du texte, la pluri-dimensionnalité de l'écriture, ouvrant du coup au sens l'accès vers ce qui l'excède absolument, autrement dit vers ce lieu où le pouvoir du *logos* ne peut plus dominer, décider entre le positif et le négatif, l'oral et l'écrit. Le texte est cela qui expose le sens au dehors, cela même qui procure l'angoisse d'un dehors difficile à apprivoiser. Cette exposition du sens au dehors, cette ouverture à l'extériorité du sens est une ouverture à l'altérité ; et pour Derrida, toute relation à l'altérité ne va pas sans altération. Car selon lui, l'altérité doit circuler à même l'origine du sens. Face au texte, c'est la conscience toute entière, foyer supposé originaire du sens, qui se trouve soumise à l'épreuve d'un phénomène qu'elle ne maîtrise pas. Il est alors acquis dans l'esprit de Derrida, que le langage tout entier est un texte ; même le monde est un texte, l'existence est aussi un texte. Tout est texte, dira-t-il, ou encore, il n'y a pas de « hors » ou de « dehors » du texte. Seulement le texte n'a rien d'une intériorité, encore moins rien d'une extériorité pure. S'il n'y a rien en dehors du texte, il faut ajouter que le texte n'est pas non plus un TOUT.

Le texte, *dit-il*, affirme le dehors [...]. S'il n'y a rien hors du texte, cela implique, avec la transformation du concept de texte en général, que celui-ci ne soit plus le dedans calfeutré d'une intériorité ou d'une identité à soi (...), mais une autre mise en place des effets d'ouverture et de fermeture²⁵.

Alors comment Derrida décrit-il la texture du texte, sa structuration, sa composition ? Car aimait-il dire : « *Un texte n'est un texte que s'il cache au premier regard, au premier venu, la loi de sa composition et la règle de son jeu* »²⁶. Et surtout en quoi la texture du texte fait-elle signe vers celle du sens ? Autrement dit, en quoi la structure du sens est-elle dite textuelle ?

Derrida nous conduit à voir la texture du texte et, donc aussi, la texture du sens, en se servant de trois métaphores : la métaphore géologique de la « couche », la métaphore textile du « tissu » et de la « couture », et enfin la métaphore organique de la « greffe ». Toutes ces métaphores sont intimement liées ; donc impossible de les traiter séparément. Pour Derrida, la structure du sens et du langage en général, est semblable à celle d'un tissu, composée d'un enchevêtrement inextricable de fils. Toute croyance en un désenchevêtrement possible de la structure textuelle du sens repose sur un leurre, celui auquel cèdent la métaphysique et la

²⁵J. Derrida, *La dissémination*, Paris, Seuil, 1972, p. 42.

²⁶*Ibid.*, p. 79.

phénoménologie, à savoir la réduction possible du sens à sa seule dimension logique ou idéale. Tentative vaine de simplifier ce qui, à l'origine, est déjà composé. En d'autres termes, cela reviendrait à déchirer la texture du sens. Or, selon Derrida, même si cette déchirure s'avérait possible, il reste que toute déchirure n'est jamais une surface homogène : la déchirure garde en soi la marque ou la trace de l'autre. Derrida défendra partout cette image de la trace de l'autre et de l'enchevêtrement dans la texture du sens. D'où la métaphore du tissu et de la couture à laquelle il accordera beaucoup d'importance. Aussi dit-il : « *car tissu veut dire texte* »²⁷. Selon lui, aucun tissu n'est tissé d'un seul fil. C'est donc à la manière d'un tissu que Derrida décrira la texture du texte et du sens comme rapport irréductible et inextricable de différents fils entrelacés les uns sur les autres, agissant les uns sur les autres et jamais les uns sans les autres. Tout ceci se fait à la manière dont se tisse une toile d'araignée. Derrida dresse d'ailleurs un parallèle entre les notions de tissu, de toile, d'étoffe, de voile, en voyant en eux un seul trait commun, le tissage²⁸. À ce titre, aucun prélèvement, aucun démêlage, aucun isolement de fils n'est possible.

On retiendra alors que, pour Derrida, l'identité du sens que la phénoménologie à la suite de la métaphysique, avait élevé au niveau de l'univocité idéale d'un *Bedeutung*, est en réalité de nature textuelle. Et le texte lui-même est constitué à la manière d'un tissu dont le tissage laisse entrevoir un entrecroisement de fils divers. Chez Derrida, le sens n'est plus pensé au-dessus du texte, mais dans sa structure textuelle qui est elle-même une structure différentielle. Ainsi se donne alors l'idée d'une soumission du sens à la textualité et à la différence. Ce qui fait du texte, comme du sens et du langage en général, un milieu hétérogène, un réseau de différences où chaque élément qui le compose renvoie toujours à d'autres, formant ainsi un renvoie généralisée où chaque élément n'existe qu'à l'intérieur du système, d'où il demeure transformé, modifié par d'autres. Une situation que Derrida illustre en ces termes :

Que ce soit dans l'ordre du discours parlé ou du discours écrit aucun élément ne peut fonctionner comme signe sans renvoyer à un autre élément qui lui-même n'est pas simplement présent. Cet enchaînement fait que chaque « élément » — phonème ou graphème — se constitue à partir de la trace en lui des autres éléments de la chaîne ou du système. Cet

²⁷J. Derrida, *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, p. 191.

²⁸J. Derrida, *La dissémination*, *op. cit.*, p. 263.

enchaînement, ce tissu, est le *texte* qui ne se produit que dans la transformation d'un autre texte²⁹.

Il en sera de même pour la métaphore de la greffe, autre caractéristique du texte. Il y va de l'opération de la greffe comme de l'opération du supplément. Son rôle est de rompre avec la notion d'identité, de raturer la distinction du texte et du hors texte, nous conforter dans l'idée que la structure du sens est de nature hybride, un sens toujours déjà ouvert à l'altérité, un sens d'une épaisseur illimitée et toujours déjà différentielle.

Conclusion

Lire Derrida c'est voir s'opérer sous nos yeux un renversement : l'écriture longtemps rabaissée, rejetée, parce que jugée accessoire, inutile voire dangereuse, selon un geste traditionnel commun à Platon, Aristote, Rousseau, Hegel, Saussure, Husserl, va posséder chez Derrida une puissance capable de déstabiliser le monopole du *logos*. En clair, en régime de déconstruction dans lequel nous installe Derrida, on voit se manifester une certaine méfiance à l'égard non pas de l'écriture, mais plutôt du langage en général. Car le langage, comme les mots qui le composent, qu'il soit écrit ou parlé, ne saurait se laisser enfermer dans une structure sémantique univoque, parce que toujours déjà multisémique. Le langage, dit-il, dit toujours un peu plus que ce que d'ordinaire on voudrait lui faire dire. Il en est de même pour chaque mot employé, il est toujours porteur d'un surcroît de sens. Jamais le sens d'un mot, voire le sens en général, ne se donne en une structure invariable, mais toujours déjà plurielle et parfois même contradictoire. Pour Derrida, la nature du sens c'est d'être toujours déjà divisée, dupliquée, disséminée. D'où l'*indécidabilité* structurelle, sinon l'*aporie* partout soulignée par lui. Déconstruire, selon lui, c'est se rendre attentif à ces subtilités qui divisent, dupliquent ou disséminent la structure du sens, des mots et du langage en général. A ce titre, le propos de Christian Descamps est assez juste : philosopher en régime de déconstruction, dit-il, « *c'est vivre dans l'éparpillement de sens jamais univoque* »³⁰. On comprendra alors que la déconstruction, à défaut de renoncer au sens ou d'en appeler à sa destruction pure et simple par un retour au non-sens, manifeste plutôt l'urgente volonté de le déterminer à partir de ce qui le rend possible tout en l'excédent, l'écriture et le texte.

²⁹J. Derrida, *Positions*, op. cit., p. 38.

³⁰C. Descamps, *Quarante ans de philosophie en France*, Paris, Bordas, 2003, p. 157.

Références bibliographiques

- 1) Derrida (Jacques), *Positions*, Paris, Minuit, 1967, 133p.
- 2) Derrida (Jacques), *La voix et le phénomène*, Paris, Puf, 1967, 117p.
- 3) Derrida (Jacques), *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, 435p.
- 4) Derrida (Jacques), *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, 445p.
- 5) Derrida (Jacques), *La dissémination*, Paris, Seuil, 1972, 444p.
- 6) Derrida (Jacques), *Marges de la philosophie*, Paris, Minuit, 1972, 391p.
- 7) Derrida (Jacques), *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993, 278p.
- 8) Derrida (Jacques), *Papier Machine*, Paris, Galilée, 2001, 256p.
- 9) Derrida (Jacques), *Sur paroles : Instantanés philosophiques*, Paris, Les Editions de l'Aube, 2005, 141p.
- 10) Derrida (Jacques), *Apprendre à vivre enfin*, Paris, Galilée, 2005, 53p.
- 11) Descamps (Christian), *Quarante ans de philosophie en France*, Paris, Bordas, 2003, 295p.
- 12) Bennington (Geoffroy), « Le temps de la lecture », *Etudes françaises*, Vol. 38, n° 1-2, 2002, p. 77-85. Article en ligne : [http:// id.erudit.org](http://id.erudit.org).
- 13) Bennington (Geoffroy), Derrida (Jacques), *Jacques Derrida*, Paris, Ed. Seuil, 1991, 373p.
- 14) Marion (Jean-Luc), *Figures de la phénoménologie*, Paris, Vrin, 2012, 224p.